

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |  |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                    |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression                               |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/<br>Pagination continue                                  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/<br>Comprend un (des) index  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | Title on header taken from:/<br>Le titre de l'en-tête provient:  |
|   | <input type="checkbox"/> Title page of issue/<br>Page de titre de la livraison                                     |
|   | <input type="checkbox"/> Caption of issue/<br>Titre de départ de la livraison                                      |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:   | <input type="checkbox"/> Masthead/<br>Générique (périodiques) de la livraison                                      |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                                     |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 14X                      | 18X                      | 22X                      | 26X                                 | 30X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X                      | 16X                      | 20X                      | 24X                      | 28X                                 | 32X                      |

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

61.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LE SECRET DE L'INTENDANT

PREMIÈRE PARTIE — LE DRAME DU CARREFOUR

VIII

Tous deux étaient de rudes manieurs de lames auxquels bien des dangers courus, beaucoup mieux que les leçons d'académie, leur avaient appris toutes les ressources de l'escrime.

Jeune, adroit, souple, de Lozeril avait plus d'impétuosité dans l'attaque. Aussi bondissait-il autour du capitaine, le harcelant de tous les côtés, puis rompant avec une étonnante agilité.

Chez Fouquier, le mode n'était pas pareil. Solidement campé sur ses robustes jambes, et doué d'un poignet de fer, mais fort économe de tous les brusques mouvements de corps que ne lui permettaient plus ses jarrets un peu raidis par l'âge, le capitaine parait les coups avec un imperturbable sang froid, et guettait, pour se fonder de toute la longueur de son immense stature, la moindre faute de son adversaire.

A une certaine botte que lui porta de Lozeril dès le début, Annibal s'éoria tout en ripostant :

—Tiens ! c'est de l'école espagnole.

—C'est vrai ! dit le chevalier, en parant à son tour.

—Et si je me rappelle bien, ce coup a été inventé par le fameux Roxas Dugo.

—Il fut mon meilleur maître, répliqua de Lozeril, voulant effrayer le capitaine.

—Excellent professeur !

—L'avez-vous connu ?

—Oui, un peu, c'est moi qui l'ai tué, dit modestement Annibal en détournant un coup que le chevalier lui envoyait en pleine poitrine.

Ce renseignement était inutile à de Lozeril, qui, malgré sa remarquable adresse, avait reconnu tout de suite que Fouquier lui était de beaucoup supérieur.

Chaque fois que le chevalier rompait, Annibal marchait un pas, de sorte que le combat, commencé au seuil de la porte, s'était peu à peu avancé dans la chambre et devait infailliblement finir par adosser le jeune homme à une muraille.

L'espace était nécessaire au jeu du chevalier qui, à se laisser ainsi acculer, comprit qu'il s'exposait à un mortel danger. Toute son agilité ne pourrait plus alors le servir contre un adversaire qui le tiendrait immobile au bout de son épée.

—Je vais me faire clouer à la boiserie par cette brute stupide, pensait-il tout en s'escrimant avec énergie.

Tout à coup, il multiplia ses attaques en espérant faire à son tour reculer Annibal ; mais celui-ci resta comme vissé sur place.

Dans son effort désespéré, de Lozeril offrit au capitaine l'occasion d'une



Les tressailllements de l'agonie convulsaient encore le visage de la victime.

terrible botte que, pourtant, le jeune homme put parer à temps.

—Ouf ! se dit-il, je l'échappe encore belle !... Vertueu ! serais-je donc assez niais pour me laisser tuer au moment même où je tenais un moyen de faire fortune ?

La situation était horrible pour de Lozeril, qui sentait la fatigue commencer à lui alourdir le bras.



—Tiens ! tiens ! fit-il ; c'est donc là que vous vouliez en arriver, mon garçon, depuis tantôt que vous m'agacez.

—Précisément.

—Et par quel moyen m'assurerez-vous la moitié ?

—Un moyen très-simple ; faites-moi épouser Pauline.

—Croyez-vous donc que j'aie la moindre autorité sur cette pimbêche ?

—Non, capitaine ; mais nous sommes deux gens d'esprit qui sauront bien trouver un moyen de mettre cette fille dans l'impossibilité de me refuser pour mari...

Annibal se gratta l'oreille en réfléchissant.

—Je vais peut-être faire un marché de dupe, dit-il.

—En quoi ?

—En ce que si Bricbet n'a rien changé en son testament, j'aurai fort bêtement perdu la moitié qu'il faudra vous donner.

—Eh bien, dans ce cas, vous me devrez seulement une pension... Tenez... égale à celle que Bricbet avait fixée pour vous-même.

—Et vous vous contenterez de cette pension ? demanda Fouquier, qui hésitait encore.

—Ma parole d'honneur !

—J'aimerais mieux un petit écrit.

Loïn de se froisser du peu de confiance que le capitaine avait dans sa parole, de Lozeril répondit aussitôt :

—Je vous le signerai demain.

—Pourquoi pas tout de suite ?

—Mais parce qu'il vous serait inutile si, demain matin, je suis tué dans mon duel.

—Votre duel ! Quel duel ? fit Annibal étonné.

—Ah ! ça, vous avez donc oublié que j'étais venu d'abord ici pour vous prier d'être mon second dans une rencontre, retardée de vingt-quatre heures, pour laisser à mon adversaire le temps de me solder une dette de jeu ?

—Tiens, c'est vrai ! Je me souviens à présent que je n'ai pas même songé à vous demander le nom de cet adversaire.

—C'est le baron de Cambiao.

Surpris par ce nom, l'incapable Annibal s'écria involontairement :

—Bah ! mon Gaston ! ! !

A cette exclamation qui lui apprenait que de Cambiao était le même Gascon auquel Mme Bricbet avait jadis été promise, de Lozeril se dit aussitôt :

—A coup sûr, le baron est le discret ami d'Aurore. Les femmes ont un instinct infailible pour flairer une rivale, et je comprends maintenant pourquoi la marquise de Bragron insistait afin de me voir prendre Annibal comme témoin. Elle était à ce qu je pérorais dans la place, pour lui en étudier le terrain.

De son côté, le capitaine faisait la réflexion suivante :

—Si de Lozeril arrive demain à me tuer le maudit Cambiao, voilà quitte des cinquante mille livres que j'ai oubliés de rembourser à ce Gascon.

Après ce double aparté, les deux hommes se regardèrent dans les yeux.

—Donc, tout est bien convenu entre nous, capitaine, n'est-ce pas ? demanda le chevalier.

—Oui, tout, ... dès que vous m'aurez signé le petit papier en question.

—Je vous le donnerai demain. Ainsi nous voilà devenus de très-chers amis ! ajouta de Lozeril.

Et il tendit la main à Fouquier.

Celui-ci avança la sienne ; mais, au moment où elle allait toucher celle du jeune homme, il la retira vivement.

—Pardon ! dit-il, permettez-moi d'abord de vous rappeler certain dicton qui affirme que les bons comptes font les bons amis... et je crois qu'il en existe un entre nous que nous avons oublié de régler.

—C'est, pardieu ! vrai, s'écria de Lozeril en se retournant vers l'horloge.

—Vous avez parlé pendant vingt minutes, ce qui, à quatre cents sous la minute, vous fait...

—Non, non, vous êtes dans l'erreur, capitaine, nous sommes convenus de trois cents sous.

—Croyez-vous ? allons, je le veux bien... ce qui fait six mille sous que vous avez à me payer.

Le chevalier s'approcha de la table sur laquelle il avait laissé son gain du jeu, y prit une des liasses de billets de caisse trouées par son poignard et le tendit à Annibal.

—Voici la somme, dit-il.

Le capitaine contempla mélancoliquement le trou qui perforait le précieux paquet.

—Est-ce que vous croyez que cette déchirure altère la valeur des billets ? demanda le chevalier en empêchant le reste de l'or et les autres liasses de billets qui couvraient la table.

—Oh ! non, fit Annibal, je tiens ces billets pour bons ; seulement, à la vue de ce trou, je pensais que j'ai été sur le point de vous crever ainsi le corps.

—Et vous auriez fait deux imprudences, mon brave ami, dit de Lozeril.

—Dix ?

—Oui, deux, La première en vous exposant, faute de m'avoir entendu, à perdre toute la succession.

—Et la seconde ?

—En vous jetant tête baissée dans tous les ennuis qui pourraient résulter pour vous de certain petit billet auquel vous avez refusé de croire.

Annibal lâcha son gros rire.

—Ah ! oui, dit-il, ce prétendu billet que votre bon ange était venu chercher par la cheminée. Vous voulez donc absolument me faire gober cette bourde ?

—Est-ce que vous persistez toujours à nier l'existence de ce papier qui, moi mort, devait vous mettre la justice aux trousses ? demanda de Lozeril, qui avait achevé ses préparatifs de départ.

—Je n'y crois pas le moins du monde.

—Eh bien ! mon cher capitaine, si vous voulez prendre la peine de me reconduire jusqu'en bas, je tâcherai de vous convaincre.

—J'accepte ! dit joyeusement Annibal qui, avant de partir, alla poser son paquet de billets sur le manteau de la cheminée.

—A'ors, en route ! fit de Lozeril.

Les deux hommes sortirent.

\* \* \*

Au moment où Annibal tirait après lui la porte de la chambre devenue déserte, un panneau de la boiserie s'ouvrait tout à coup, et par cette ouverture quelqu'un pénétrait dans la pièce et se dirigeait tout droit vers les billets encore chauds du contact de ce pauvre Fouquier.

Nous remettons à plus tard l'explication de cet incident, pour suivre les deux compagnons.

\* \* \*

Arrivés au vestibule, ils trouvèrent Colard endormi sur la banquette, à côté de son falot allumé.

De Lozeril le réveilla.

— Mon brave homme, lui dit-il, veux-tu me rendre la lettre que je t'avais donnée à porter si, à minuit, je n'avais pas cessé ma partie avec le capitaine. Je ne trouve libre avant l'heure et la course est devenue inutile.

— Et je n'en suis pas fâché, je l'avoue, car je n'ai décidément plus l'âge à vieillir tard, répondit le vieillard à moitié endormi en tendant la lettre à de Lozeril, qui la mit dans sa poche.

— Ventrebien ! c'était vrai ! mais quand donc ce vieux singe a-t-il pu s'aboucher avec le chevalier ? pensa le capitaine enfin convaincu de l'existence de la lettre.

Colard ouvrit la porte de la maison.

— Allons, bonne nuit, Annibal, et dormez vite, car il est possible que j'arrive vous chercher de bon matin pour m'accompagner sur le terrain, dit de Lozeril en s'élançant dehors.

Colard referma et verrouilla la porte en homme qui est pressé de gagner son lit.

Resté au pied de l'escalier, le capitaine écouta un instant la marche du chevalier, qui s'éloignait sur le quai désert, et murmura :

— J'en ai tiré six mille écus et, au fond, j'ai fait une mauvaise affaire ; car, si je l'avais tué, j'empochais tout son magot. Il y a vraiment des jours où on n'a pas son bon sens.

Et, sur cette pensée triste, Annibal remonta lentement à sa chambre.

De son côté, après avoir suivi le quai de Béthune, de Lozeril avait tourné dans la rue des Deux Ponts, cette voie qu'il avait suivie, deux années auparavant, dans la nuit du meurtre.

Malgré lui, tous les détails du drame lui revinrent à l'esprit.

— Encore vingt pas, se disait-il, et j'atteindrai le carrefour où j'ai vu l'homme au sac.

Il arriva à l'endroit en question. Mais, cette fois, au lieu d'être éclairé par la lune, le carrefour était sombre. Malgré l'obscurité, il chercha à se remémorer chaque phase de l'aventure.

— Oui, n'est bien là, pensait-il, voici la borne sur laquelle je m'étais assis quand l'homme a surgi devant moi avec son fardeau ; je me suis alors avancé, tout trébuchant, etc...

Le jeune homme n'eut pas le temps d'achever, car une main le saisit tout à coup à la nuque et, avant qu'il pût faire la moindre résistance, un poignard s'enfonça entre ses deux épaules.

A cette terrible blessure, de Lozeril poussa un cri désespéré, puis, les bras tendus, il s'abattit comme foudroyé.

## X

Sur la rue Saint-Louis-en-l'Île, qui bornait son magnifique jardin, l'hôtel Brichet, nous l'avons dit, était terminé par un long mur et par le derrière du pavillon dont Aurore avait condamnée toutes les fenêtres donnant sur la rue, pour ne conserver que celles du jardin.

On le sait, en fermant ces ouvertures, Mme Brichet avait voulu, dans son coquet refuge qui s'élevait de l'autre côté de la rue.

Si, après deux ans écoulés depuis cette fermeture, Aurore avait eu l'idée de rouvrir une de ces fenêtres, elle aurait pu constater qu'un changement s'était opéré dans la maison qui faisait face au pavillon.

Avec sa porte neuve, ses fenêtres aux vitraux nettoyés, son perron remis à neuf et sa façade recrépie, cette habitation avait retrouvé un air de jeunesse qui contrastait avec la vétusté malpropre des bicoques voisines.

Depuis deux années tous les habitants pauvres de l'île avaient appris le chemin de cette maison. A toute heure du jour ou de la nuit, le malade malheureux était certain, à son premier coup de heurtoir, qu'il verrait s'ouvrir cette porte, surmontée d'une enseigne où se lisaient ces trois mots : MAURICE GARDIE, médecin.

A tous les nécessiteux, le docteur prodiguait ses conseils et ses soins. Bien souvent, Maurice Gardie ajoutait à la consultation un petit écu, qu'il glissait au malade dont la détresse n'aurait pas trouvé crédit chez l'apothicaire qui préparait l'ordonnance.

Quand, par hasard, un de ces peu productifs clients voulait refuser le don, il y était décidé par cette phrase habituelle au docteur :

— Prenez, prenez, mon ami, j'ai connu aussi la misère. Il m'est arrivé un bonheur inattendu, dont il faut que tout le pauvre monde ait sa part.

Cela était dit avec un bon sourire et d'une voix joyeuse et jeune.

Car Maurice Gardie n'était pas un vieillard, ni même un homme mûr.

C'était un grand et jovial jeune homme, à la chevelure noire, aux yeux superbes et doux, aux dents magnifiques, à la taille élancée, en un mot, un fort joli garçon d'une trentaine d'années.

Et de fait, Maurice, comme il le disait lui-même, n'avait pas toujours été en position de prodiguer gratis son temps et ses soins. Tout le quartier se rappelait l'avoir connu pauvre, mesquinement vêtu et employant ses heures qu'il ne consacrait pas à étudier, à battre le pavé pour obtenir de ses clients, alors fort rares, ce même petit écu qu'il donnait aujourd'hui si généreusement.

Il habitait, à cette époque, le grenier de cette même maison sale et branlante. Puis, un beau matin, il l'avait achetée, restaurée et, indemnisant les locataires, il s'était installé tout seul dans l'habitation rajeunie.

C'était un héritage inespéré, disait-on, qui l'avait si subitement mis à flot. Un oncle oublié l'avait, du fin fond de la Bourgogne, institué son héritier.

Aussi, quand on félicitait le docteur sur sa fortune inopinée, il répondait gaiement :

— Oui, cela m'est tombé tout à coup sur la tête, et je vous jure que je ne m'y attendais guère.

A cette fortune, Maurice Gardie n'avait, pour ainsi dire, demandé que les moyens de satisfaire sa bienfaisance. Pour lui-même il avait gardé ses goûts modestes et la richesse n'avait altéré en rien son ardent amour de science. Travailleur infatigable, il était devenu un médecin d'un incontestable talent.

De même que l'eau va toujours à la rivière, Maurice, le jour où il n'avait plus eu besoin de quêmander la clientèle, avait vu les clients accourir en foule... non pas seulement les malades malheureux de l'île Saint-Louis, mais encore les clients riches qui, sur les deux rives, payaient généreusement ses soins.

Une seule personne avait suffi pour le faire avantageusement connaître.

Un jour qu'il longeait un cabaret célèbre, il avait été invo-

qué au p  
une prési  
son, rélai  
avalé.

Fau  
Maurice,  
dans le g

Lo  
cabaret. t

— A  
mes ! Qu

— Et  
Depu

médecin q  
une riche

avait su g  
Malg  
conservé le

Tout son é  
sourde, qui  
de Maurice

tout le lux

La mi  
surmonté d

exiguë, un  
vaste pièce

la foule des  
sa chambre.

Quand

haut parage  
voir habiter

une fenêtre

l'étroite rue

fleuris et les

— Où é

au question

Le jour

charme dans

seulement il

sans doute p

nier.

Vingt fi

ement pénét

avoir inutile

deux étages,

du grenier qu

Ce n'éta

homme reven

généreusement fr

tût été compl

n'avait pas en

Et ce mé

l'eil appliqué

tes stations, s

rbet.

Est ce bi

fallait attribu

dérons à la vé

pour bien peu

allées, ou sous

personne dont l

qu'à au passage pour venir en aide à une jeune et jolie femme, une présidente fort gourmande, qui, dans un cabinet de la maison, était étranglée par l'asile d'un poisson trop gloutonnement avalé.

Faute d'avoir sur lui l'instrument nécessaire à l'opération, Maurice, avec une carotte, amincé au couteau, qu'il introduisit dans le gosier obstrué, avait repoussé l'obstacle.

Le chevalier de Ravannes, partenaire de la dame de ce cabaret, tout émerveillé de la cure, s'étant écrié :

— Ah ! suore de félicité ! baume de ma vie l'oid de charmes ! Que le reconnaissance vous devez à cette carotte !

— Et au docteur aussi, avait répondu la vorace.

Depuis ce jour, la présidente n'avait plus voulu d'autre médecin que Maurice, et le prenant partout, elle lui avait acquis une riche et généreuse clientèle que la réelle science de Gardie avait su garder en l'augmentant.

Malgré cette prospérité, le docteur, nous le répétons, avait conservé les goûts simples contractés au temps de l'indigence. Tout son domestique se composait d'une vieille femme, un peu sourde, qui lui préparait ses repas et entretenait, dans l'intérieur de Maurice, une minutieuse propreté qui en faisait à peu près tout le luxe.

La maison se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage surmonté d'un grenier. Le bas se divisait en une cuisine fort exigüe, un petit parloir servant de salle à manger et une très-vaste pièce où se réunissait, chaque matin, pour la consultation, la foule des malades indigents. Au premier étage, Gardie avait sa chambre à coucher et son cabinet de travail.

Quand, égaré dans ce lointain quartier, un de ses clients de haut parage venait rendre visite au docteur et s'étonnait de lui voir habiter une rue aussi triste et pauvre, Maurice lui ouvrait une fenêtre du premier étage, d'où le regard, franchissant l'étroite rue et le mur de clôture, plongeait sur les parterres fleuris et les frais gazons du jardin de l'hôtel Brichet.

— Où donc aurais-je une aussi agréable vue ? répondait-il au questionneur.

Le jeune docteur devait probablement trouver un fort grand charme dans cette verdure qui s'étalait sous ses yeux, car, non-seulement il la contemplait du haut de son premier étage, mais, sans doute pour mieux la dominer, il montait encore à son grenier.

Vingt fois par jour, si quelque curieux avait pu subrepticement pénétrer dans la maison, il aurait été fort surpris, après avoir inutilement cherché Maurice dans toutes les pièces des deux étages, de le trouver enfermé dans cette même mansarde du grenier qu'il avait occupée au temps de sa misère.

Ce n'était pas, à coup sûr, pour y travailler que le jeune homme revenait à son ancien logis ; car les volets, toujours soigneusement fermés, laissaient la chambre dans une obscurité qui n'était pas complète, si, par une fissure du bois desséchés, le jour n'avait pas envoyé un mince filet de lumière.

Et ce même curieux aurait pu surprendre Maurice, qui, l'œil appliqué sur cette fente, et pendant de longues et fréquentes stations, surveillait attentivement le jardin de l'hôtel Brichet.

Est-ce bien à un fanatisme exagéré de la verdure qu'il fallait attribuer les contemplations du jeune homme ? Nous devons à la vérité d'avouer que les fleurs et les massifs entraient pour bien peu dans son innocent espionnage. C'est que dans ces allées, ou sous l'ombrage des arbres, il comptait apercevoir une personne dont la vue faisait bien doucement battre son cœur.

Maurice Gardie était tout bonnement amoureux fou de Pauline Brichet.

Pur comme celle qui l'avait inspiré, loyal comme celui qui l'éprouvait, l'amour de Maurice était un sentiment chaste, profond et surtout discret. Si Pauline connaissait cet amour, c'est qu'elle l'avait deviné... autant que pouvait deviner la caudide jeune fille.

Tous deux s'aimaient, sans avoir jamais échangé une parole.

Pauline savait qu'elle trouverait Maurice un dévouement qui répondrait à son premier appel. Par la rougeur qui, à sa vue, montait au visage de M<sup>lle</sup> Brichet, le docteur avait appris qu'il était pour elle plus qu'un étranger.

La plus douce récompense de la muette adoration du médecin était, le dimanche, au sortir de l'église Saint-Louis où l'accompagnait Colard, quand Pauline posait ses doigts mignons et un peu tremblants sur la main de Maurice qui lui offrait l'eau bénite.

A cela seulement se bornaient les rapports des jeunes gens, qui jamais, nous le répétons, n'avaient échangé une parole, et qui, pourtant, s'appréciaient assez pour que, ch z tous deux, l'un occupât toujours la pensée de l'autre.

C'est que les pauvres étaient les intermédiaires de cet innocent amour. A Maurice, ils avaient vanté la charité de Pauline, en même temps qu'ils prêchaient à la jeune fille la bienfaisance du docteur.

De l'un à l'autre, les jeunes gens s'envoyaient sans cesse une bonne action à accomplir.

— Adressez-vous à M<sup>lle</sup> Brichet, disait Maurice à un pauvre qui manquait de vêtements chauds ou de linge.

— Allez voir le docteur Gardie, conseillait Pauline à l'indigent qu'elle voyait malade.

Si Maurice, dans la journée, montait tant de fois à sa mansarde pour apercevoir, à travers le volet disjoint, Pauline se promenant dans le jardin ; la jeune fille, de son côté, ne manquait pas, chaque soir, avant sa prière, de soulever le coin du rideau de sa croisée pour voir la lueur de la lampe de travail qui rougissait la fenêtre du cabinet de Maurice.

Telle était la bonne et sympathique nature du médecin, qu'elle avait fini par apprivoiser l'humeur soupçonneuse de ce dogue de dévouement qui s'appelait Colard. Son infatigable surveillance, qui défendait si rigoureusement, au dehors, l'approche de sa bien-aimée maîtresse, semblait s'être relâchée pour Maurice. Le dimanche, à la scène du béatier, il tournait à propos la tête, quo les jeunes gens pouvaient croire n'avoir pas été vus.

Un jour même, au retour de la messe, comme Colard et Pauline longeaient le mur du jardin, pour rentrer par la petite porte, le vieux serviteur, en passant devant la maison de Gardie, avait prouvé en quelle estime il tenait le docteur.

— Voici la demeure d'un honnête homme, dit-il.

— Ah ! c'est ton avis, mon bon Colard ! fit M<sup>lle</sup> Brichet, avec un petit tremblement dans la voix.

— Si j'avais une fille, je lui souhaiterais un pareil mari, répliqua l'intendant, qui, occupé à ouvrir la porte, ne vit pas le regard de reconnaissance que lui adressait Pauline.

Pour que Colard prononçât une telle phrase, il fallait qu'il eût soumis tous les actes de Maurice à un bien long et fort sévère examen.

Entre ces deux amants, qui ne s'étaient pas encore parlé, le silence devait pourtant cesser un jour. Et ce jour fut précisé-

ment celui où se dérouleront tous les événements dont nous avons fait le récit.

Quand, après lui avoir conté son histoire de l'homme assassiné, de Lozeril avait laissé M. de Badères au salon pour suivre le capitaine, le juge s'était aussi préparé à sortir.

— M. de Badères, avait gentiment dit Pauline, voulez-vous m'offrir votre bras pour me conduire, à quelques pas d'ici, chez une malheureuse vieille femme à laquelle je désire porter des secours ?

Le magistrat s'empressa d'acquiescer à cette demande et l'on partit, suivi de Colard, chargé d'un panier rempli de hardes et d'aliments.

Arrivé devant la maison de sa pauvre, M<sup>lle</sup> Brichet prit congé de M. de Badères et s'éleva dans l'escalier avec une vitesse que ne pouvaient imiter les vieilles jambes de Colard, encore alourdi par le panier.

L'intendant était à peine au premier étage que Pauline atteignait le grenier de l'indigente et en poussait la porte qui s'ouvrit sans bruit.

Un homme, tournant le dos à la porte, était occupé à soulever la malade dans son lit en lui disant gaiement :

— Allons, ma bonne dame, encore un petit effort et nous allons y arriver. Ah ! voyez-vous, c'est que je n'ai plus le bras gauche bien solide depuis une chute que me fit faire, il y a deux ans, un fou qui, au milieu de la nuit, courait à toute volée comme s'il venait de commettre une mauvaise action.

— Vous ! c'était vous ! s'écria involontairement Pauline, qui, à ces mots entendus, se souvint de ce détail du récit de Lozeril.

À cette exclamation, Maurice se retourna vivement et vit Pauline sur le seuil de la chambre.

Au regard du docteur surpris, la jeune fille apparaissait vraiment charmante. Encadrée par la porte et se détachant sur le fond noir de l'escalier qui faisait ressortir tous ses contours, elle se tenait sur le seuil sans oser avancer.

Sous l'ample capuchon du matelot noir, d'où s'échappait un double flot de cheveux blonde, se montrait son frais et joli visage teinté de rose par la rapide ascension de l'escalier qui, en la rendant aussi un peu haletant, faisait doucement palpiter son sein.

Troublée par la rencontre inattendue de celui qui occupait une si douce place en ses pensées, elle restait là, chaste et gracieuse, un peu tremblante, ses beaux et grands yeux fixés sur le jeune homme.

À cette apparition de la femme aimée, Maurice eut un moment d'extase ; mais comprenant aussitôt que son admiration, en se prolongeant, augmenterait l'embarras de Pauline, il se hâta de répondre à l'exclamation qu'avait arraché à la jeune fille le récit de son accident nocturne.

— Oui, mademoiselle, c'est moi. Connaissez-vous donc déjà cette aventure qui remonte à plus de deux années ?

— Il y a une heure je l'apprenais de celui-là même qui en fut l'auteur, dit Pauline d'une voix émue dont le timbre sonna doucement à l'oreille de l'amoureux docteur qui l'entendait pour la première fois.

À ce moment apparut Colard, essoufflé par les cinq étages si prestement franchis par sa maîtresse.

À la vue de Maurice, et comme si la pensée lui venait que cette rencontre, toute fortuite, pouvait être le résultat d'une convention, le front de l'intendant se rembrunit. Mais tant de candeur craintive se lisait sur le visage de Pauline que les soupçons du

vieux serviteur s'effacèrent subitement pour faire place à un sourire.

À l'aspect de ce grand et beau jeune homme non moins interdit que la pure et charmante enfant, le vieillard murmura :

— Ils feraient un bien joli couple !

Puis, se tournant vers Maurice, il ajouta en déposant son panier :

— Bonjour, monsieur Gardie ; puis-je vous être utile en quelque chose ?

— Oui, mon brave ami, vous arrivez fort à propos pour me prêter un coup de main que je n'osais demander à mademoiselle, tout en lui expliquant le motif qui me force à me faire aider.

— De quoi s'agit-il ?

— De soulever dans son lit cette bonne femme un peu lourde, ce que je ne puis faire tout seul à cause de mon bras gauche affaibli.

Colard rendit aussitôt le service réclamé, pendant que la jeune fille était sur la table le contenu de son panier.

L'entrevue ne pouvait être bien longue. Aussi, Pauline, après quelques paroles de consolation à la malade, se prépara au départ.

— Revenez me voir bientôt, mon bel ange du bon Dieu, soupira la pauvre femme que cette visite avait moralement reconfortée.

— Oui, mère François, je reviendrai.

— Quand ?

Pauline allait répondre « demain » ; mais Maurice était là qui écoutait. Elle eut la pudique crainte que le jeune homme prit sa réponse pour un rendez-vous assigné et, n'osant préciser, elle invoqua du regard le vieil intendant, qui se hâta de dire :

— C'est convenu, François, nous reviendrons... le plus tôt possible. Nous vous laissons entre les mains du docteur et sa science fera plus pour vous que toutes nos visites.

Au signal de la retraite que donna Colard en reprenant son panier, les deux jeunes gens se saluèrent avec une réserve polie que, malgré eux, démentit le court regard qu'ils échangèrent.

— Au revoir, docteur, dit affectueusement l'intendant, qui s'était effacé pour faire passer sa maîtresse.

Et, refermant la porte, il laissa le jeune homme tout désappointé dans l'espérance, un instant coupé, de revoir bientôt dans cette mansarde l'être adoré qui venait d'en sortir.

Ils avaient atteint la rue, quand Colard, qui marchait à côté de Pauline réveuse, s'écria tout à coup :

— Mais, mademoiselle, que voulait donc dire le docteur Gardie, quand, après avoir invoqué mon secours pour soulever François, il a ajouté qu'il vous avait expliqué le motif qui lui faisait demander aide ?

— Ne t'a-t-il pas dit à toi-même qu'il avait le bras gauche un peu faible ?

— Est-il donc blessé ?

— Non, mais il souffre encore d'une ancienne chute et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le docteur, si tu te rappelles bien le récit que nous a fait tantôt M. de Lozeril, est précisément cet homme que le chevalier nous contait avoir si brutalement renversé dans la course folle qu'il prit après avoir vu le cadavre.

À cette réponse, Colard tressaillit et devint pâle.

— Encore un indice ! s'écria-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Nous ne devons rien omettre pour savoir le sort de votre malheureux père. Bien que le chevalier n'ait pas reconnu le

por  
fail  
oct  
  
lit  
cocu  
  
sans  
petit  
la m  
  
disai  
  
Mau  
  
para  
jeune  
  
quiss  
sais l'  
  
con lu  
audec  
  
vous a  
ment v  
accider  
  
Jouy,  
que je  
marin  
gnor l'  
v. tesse.  
  
a d  
de pass  
coujoie  
donné n  
avec un  
  
a d  
dans la  
—  
tôt, dit  
—C  
—U  
histoire  
votre aff  
qui vous  
—F  
—D  
il était de  
pour une  
puis...  
—Et  
—Et  
eu lieu, on  
e reçoit du

portrait, il se peut que sa mémoire l'égare. Qui sait si cette faible circonstance du docteur renversé ne nous guidera pas vers cette piste que je cherche depuis si longtemps ?

—Pauvre père ! soupira Pauline, dont ce triste souvenir fit subitement taire la joie qui, tout à l'heure, lui chantait au cœur.

Après avoir vu sa maîtresse rentrer, en sa chambre, Colard, sans perdre de temps, avait traversé le jardin, et, gagnant la petite porte de la rue Saint-Louis en l'île qui ouvrait en face de la maison du docteur, il était venu frapper à ce logis.

—Non, je ne dois pas négliger la plus petite indication, se disait-il en attendant qu'on vint répondre au coup de marteau.

La vieille domestiquée qui lui ouvrit le guida au cabinet de Maurice, revenu depuis quelques minutes.

À l'entrée de celui qu'il avait quitté un quart d'heure auparavant et qu'il voyait arriver sombre et agité, le cœur du jeune médecin fut pris d'une oraiute soudaine :

—Mlle Brichef serait-elle malade ? s'écria-t-il.

—Non, non, docteur, tranquillisez-vous, dit Colard en esquissant un sourire qui fit naître cette exclamation qui trahissait l'amoureux.

—J'ai eu peur qu'un accident subit vous amenât ici...

—Oui, monsieur Gardie, c'est bien un accident qui me conluit près de vous... seulement cet accident date déjà de deux années.

—De quoi s'agit-il donc ? demanda Maurice étonné.

—Je viens causer avec vous au sujet de quelques mots que vous avez dits à Mlle Brichef. Ne lui avez-vous pas appris comment vous avez été jadis brutalement renversé ? C'est sur cet accident que je vous prie de me donner des détails.

—Mais la chose est bien simple. Je revenais de la rue de Jouy, où j'avais veillé fort tard près d'un des bien rares clients que je possédais à cette époque ; il était environ deux heures du matin et je remontais la rue des Nonnains-d'Hyères pour regagner l'île, quand je vis venir à moi un homme lancé à toute vitesse.

À pareille heure, la rue déserte permettait à ce coureur de passer à droite ou à gauche de moi sans avoir besoin de me coujoyer ; mais, soit qu'il eût perdu la tête, soit que l'élan donné ne lui permit pas d'obliquer à temps, il se jeta sur moi avec une telle violence que je fus précipité sur le pavé.

Ma chute n'arrêta pas cet homme, qui continua sa course dans la direction de la rue Saint-Antoine.

—Tout cela corrobore bien le récit qui nous a été fait tantôt, dit Colard pensif.

—Quel récit ?

—Un jeune homme, venu à l'hôtel, nous a conté toute une histoire de meurtre dont je ne croirais pas encore un mot sans votre affirmation, qui me prouve qu'il n'a pas menti sur le point qui vous concerne.

—Pourquoi n'ajouteriez-vous pas foi au reste ?

—D'abord parce que le conteur avouait que cette nuit-là, il était dans une complète ivresse. Il avait donc pu prendre pour une réalité ce qui n'était qu'une invention d'ivrogne. Et puis...

—Et puis ? demanda Maurice en voyant Colard hésiter.

—Et puis, je me suis dit que, si le meurtre avait réellement eu lieu, on aurait su ce qu'était devenu le cadavre qui, suivant le récit du jeune homme, avait été abandonné par le meurtrier

au carrefour de l'île. Or, personne, que je sache, n'a trouvé ce cadavre. Vous-même n'avez rien vu, n'est-ce pas ?

—Non, rien.

—À cette époque, pourtant, vous habitiez déjà ici ?

—J'occupais une mansarde de cette maison dont je suis aujourd'hui propriétaire.

—Alors, en regagnant votre logis, vous avez dû passer au carrefour un quart d'heure plus tard ?

—Oui, mais, je vous le répète, je n'ai rien vu. Je tombais de sommeil et j'avais hâte de gagner mon lit.

—Et vous n'avez entendu dire nulle part dans l'île qu'on eût relevé un cadavre au carrefour ? demanda encore Colard avec instance.

Tout à coup Maurice se frappa le front en s'écriant :

—Eh ! parbleu ! oui ; je sais ce qu'est devenu ce corps. Je me rappelle à présent que, le lendemain, de bon matin, en allant visiter un malade, je vis quelques soldats du guet, entourant un corps sur la berge de l'île Louviers. Ils l'avaient apporté en cet endroit écarté pour ne pas effrayer les habitants en le laissant couché en pleine rue.

—Et ils l'avaient relevé au carrefour ?

—J'avoue n'avoir pas songé à demander en quel endroit on l'avait ramassé. Tout ce que j'appris c'est que c'était un homme tué dans la nuit. Par devoir de médecin, en voyant ce corps étendu sur la berge, je descendis pour m'assurer si les secours étaient encore utiles. Mais il était bien mort d'une affreuse blessure au cou. Aux soldats était mêlé je ne sais quel bas officier de police qui dressait une sorte de procès verbal.

—Il constatait sans doute l'identité de la victime ? demanda Colard, qui avait tout écouté avec une profonde attention.

—Ce soin était inutile, car l'homme ne portait aucun papier. À cette époque, Cartouche et sa bande terrorisaient la ville, et la police, pour qu'on ne pût trop connaître son impuissance, s'empressant de faire disparaître au plus vite les preuves de l'audace impunie de ces brigands.

« Aussi, quand j'eus bien certifié à l'agent que la victime était morte, il s'empressa de dire aux soldats du guet :

« Allons, camarades, portons vivement ce cadavre au charnier Saint-Paul. »

Colard releva vivement la tête, que l'émotion lui avait courbée.

—Il serait donc impossible de reconnaître ce corps aujourd'hui ? demanda-t-il.

—Y pensez-vous, Colard ?... au milieu de centaines de cadavres amoncelés en ce charnier... sans parler de la corruption qui, en deux années, a dû accomplir son œuvre.

—Nulle trace ! nulle trace ! il faut donc renoncer à trouver mon malheureux maître ! soupira l'intendant qui se retira désespéré.

La nuit s'était faite profonde pendant cet entretien. Quand Colard rentra par la petite porte, le jardin était dans la plus complète obscurité. Il atteignait le perron de l'hôtel au moment où Anibal le descendait.

D'une méchante humeur, le capitaine passa auprès du vieillard caché dans l'ombre et s'éloigna tout en maugréant :

—Ah ! maître Lozeril, tu viens te mêler au jeu des gens sans songer qu'il peut y avoir danger de mort !

—Aurait-il tué le chevalier ? pensa Colard en entendant cette phrase.

Et, comme le lecteur l'a vu, il avait aussitôt monté à la chambre de Fouquier où de Lozeril était sous clef.

On sait le reste.

De son côté, après le départ de l'intendant, Maurice était resté, durant de longues heures, plongé dans une profonde rêverie. Pensait-il toujours à celle qu'il n'avait pu entrevoir que cinq minutes à peine?

Quand il revint à lui, son horloge sonnait minuit et sa lampe, sec d'huile, ne jettait plus qu'un mourant lueur. Maurice ouvrit sa fenêtre, et dans la nuit épaisse, il chercha à découvrir le toit sous lequel reposait celle qui régnait en son cœur.

— Quo se passe-t-il donc à l'hôtel? se dit-il.

En effet, au second étage, une lumière vivement déplacée, passait et repassait à toutes les croisées, en même temps qu'une voix furieuse tonnait en éclats courts et brusques comme des jurons.

— C'est dans l'appartement du soldat, pensa le docteur.

Au même instant, beaucoup plus près, à ses pieds, une lueur, courte comme l'éclair, zébra l'obscurité de la rue.

Et, aussitôt, un bruit sourd se fit entendre.

— On dirait qu'un individu vient de sauter du pavillon de Mme Bichet par une fenêtre qui s'est vite refermée, se dit Maurice étonné par cette mystérieuse sortie d'une habitation qui, jusqu'à ce jour, avait toujours tenu hermétiquement closes toutes ses ouvertures sur la rue.

Deux minutes après, un horrible cri de douleur retentit dans le silence de la nuit.

Le docteur ne pouvait se tromper sur la nature sinistre de ce gémissent suprême d'une créature qui va mourir.

— On égorge un homme à vingt pas de cette maison! se dit-il en tressaillant de tout son être à ce déchirant appel.

En une seconde, il eut allumé une lanterne et s'élança dehors.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 août 1886 — (No. 346.)

## VARIÉTÉS

Ne souille pas le ruisseau qui t'a désaltéré, ne maudis pas le sein qui t'a nourri.

\*\*\*

Une jeune femme se présente à la mairie.

— Est-ce ici la salle des conciliations? demanda-t-elle à un garçon de bureau.

— Non, madame, « au contraire, » répond ce dernier; c'est ici la salle des mariages.

\*\*\*

Si tu n'as pu garder toi-même ton secret, ne te plains pas qu'un autre l'ai divulgué.

\*\*\*

Traitement économinique.

Bibolais se plaint de l'état de sa santé; il est contraint de se soigner.

— Quel est votre médecin? lui demande-t-on.

— Mon médecin? Je n'ai pas besoin de médecin.

— Pourquoi?

— Mon voisin en a un; j'écoute à la porte quand il vient chez lui, et la consultation ne me coûte rien.

## NOS PRIMES

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus, n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Les histoires contenues dans les trois séries ci-après détaillées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$20 dans les librairies. Par conséquent ceux qui prennent un abonnement de trois années au FEUILLETON recevront pour plus de \$35 de littérature variée des meilleurs auteurs.

Notre collection étant très-restreinte, nous conseillons à nos amis de se hâter.

### PRIMES OFFERTES

#### COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ ».

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de son abonnement pour une année ou plus, recevra en prime l'une des séries ci-après mentionnées (une série par chaque année d'abonnement—au choix) contenant les histoires suivantes complètes :

#### PREMIÈRE SÉRIE

L'Homme des Glèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à l'Épée — Un Noviciat — Le Roi des Volcurs — Le Trésor de Strongray — Les Héritiers du Poignard — La Main Malheureuse — et plus de cinquante historiettes, variétés, etc.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

#### DEUXIÈME SÉRIE

Une Vengeance de Peau-Rouge — La Demoiselle du Cinquième — La Grande Halte — Les Meurtriers de l'Héritière.

Cette collection renferme près de deux années du journal.

#### TROISIÈME SÉRIE

Les Aventures du Capitaine Vatan — La Dame de Pique — La Fille de Marguerite.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

Les personnes qui prendront un abonnement de trois ans recevront en plus les ouvrages suivants :

Exil l'Émempoigneur — Le Testament Sanglant — Les Dramas de l'Argent.

Toute personne qui nous enverra trois nouveaux abonnés recevra gratuitement toutes nos primes.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal comme suit: — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On s'abonne pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents: 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur nements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.